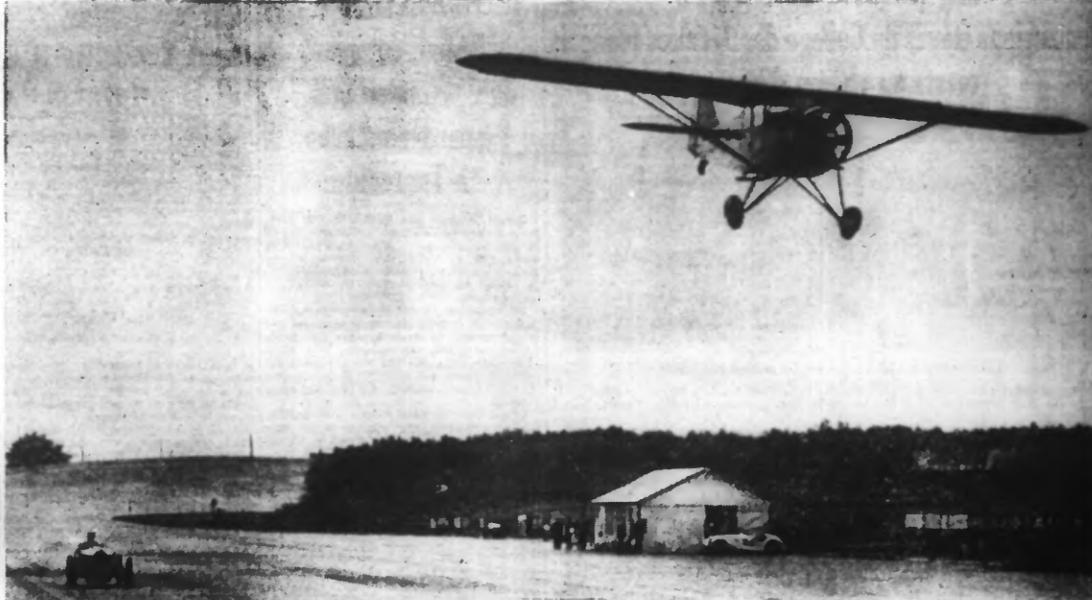


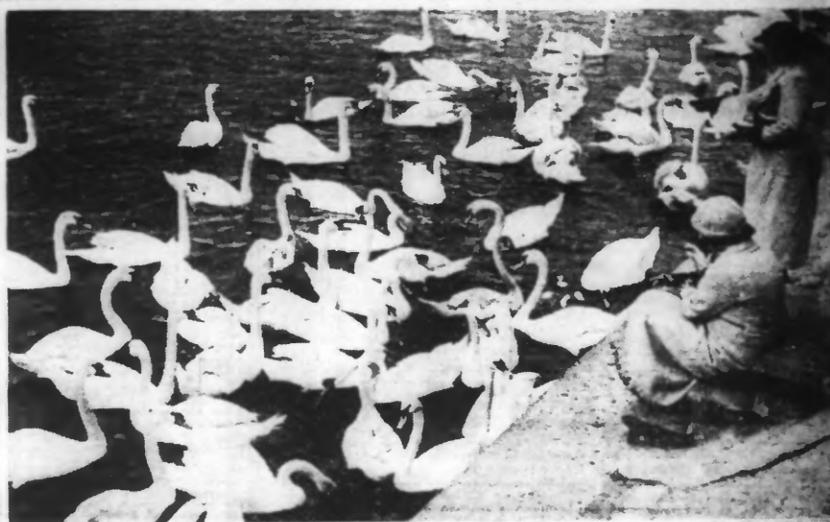
L'actualité illustrée



Aux portes de Tripoli, l'entraînement des voitures se poursuit en vue du « Grand Prix automobile des Millions »



Un match peu ordinaire sur le circuit de Montlhéry. Une voiture de course contre un avion piloté par Detré.



Le lac aux Cygnes, à Weymouth, en Angleterre.



Troubles en Palestine. -- Un policeman anglais fouille un passant.



Acrobatie équestre d'un cosaque Djiuite.



Des recruteurs de l'armée britannique expliquent le fonctionnement d'un canon devant l'Hôtel de Ville de Londres.

Feuilleton du « Journal de Roubaix » du jeudi 7 mai 1936. — N° 17.

le Missel d'Amour

par Albéric Cahuel

Il représentait, à peine apparu, une volonté lucide et directe bandée sur un but. Le regard, emporté comme une flèche, pénétrait et s'accrochait.

J'eus cette impression soudaine que cet homme nous dominait tous, qu'il était en ce lieu le personnage essentiel, ou du moins le seul totalement conscient. Je songeais, à cette minute, à tout ce que l'on disait de ce marchand de livres, au mystère de sa jeunesse, à ses goûts d'art, à ses élans et à ses scepticismes, à son intrépidité à s'enrichir, à l'histoire du « Voltaire » de Catherine II, et, enfin, à cette obstination inouïe qu'il mettait à poursuivre l'introuvable missel.

Il était là, parmi nous, pour traiter une affaire, c'est-à-dire qu'il se trouvait sur son terrain, dans la pleine possession de ses moyens, très fort, capable aussi, on le savait, de procédés d'après pensée et de gestes d'une magnificence fascinante. J'avais beau me répéter : « Oul, mais que peut-il là où il n'y a rien ? » Je me répondais à moi-même :

tant pis pour moi et aussi tant pis pour vous, Monsieur Verdier.

— Je n'en suis pas moins charmé de vous voir ici, Monsieur Simat, reprit gentiment Pierre. Mais je regrette que vous ayez fait inutilement cet assez long voyage.

Je dis au hasard :

— M. Simat, au surplus, n'est pas exclusivement acquéreur de missels du quinzième siècle.

— Certes ! dit le bouquiniste, et il ne vous sera sans doute pas impossible de trouver quelque chose à me vendre.

— Ma foi, consentit Pierre bon garçon, avec son habituel désir d'obliger, je ne demanderai pas mieux de vous être agréable si c'est possible.

— Vous devez avoir une bibliothèque ?

— En effet.

— Il peut s'y trouver d'estimables vieilleries auxquelles vous n'avez pas encore eu le temps de vous attacher et qui, pour moi, présenteraient plus d'intérêt que pour vous.

— Evidemment.

— Eh ! bien, puisque je suis ici, voulez-vous que nous la visitions ensemble, cette bibliothèque ?

— J'allais vous le proposer.

— J'observai Laure. Je vis son regard s'intéresser brusquement.

— Mais, ajouta Pierre, je crains un peu, Monsieur Simat, que vous ne soyez déçu.

— Nous verrons toujours.

— Comme il vous plaira. Nous serons, en tout cas, vos obligés, puisque vous allez procéder à une sorte d'expertise dont nous savons l'autorité exceptionnelle. Je ne veux pas vous faire perdre votre temps. Si vous croyez vous être

suffisamment reposé des fatigues de votre course jusqu'ici...

— Je ne suis pas fatigué...

— Alors, allons voir les livres.

— Allons voir les livres, répétai-je.

Laure, la première, s'était levée. Elle ouvrait la porte qui masquait l'escalier de pierre. Derrière elle, en inclinant sa tête grise, Simat mit un pied hésitant sur la première marche.

VIII

La bibliothèque du Roc-Ferrand

Comme nous nous trouvions tous dans le salon-bibliothèque, je ne sais quel instinct me fit ouvrir négligemment, mais complètement, la porte qui donnait accès dans ma chambre. Pierre et Laure ne prêtèrent aucune attention à ce geste. Mais M. Simat eut un mouvement brusque où se traduisait une émotion. Le portrait venait de lui apparaître et il le regardait.

Il y a de ces visages d'ivoire que glace une patine définitive et qui semblent ne pouvoir se décolorer davantage. Eh bien, le visage jaune de M. Simat était devenu gris comme un vieux mastic. Ses yeux fixaient la fine image lombarde avec cette insistance que l'on met à saisir et à pénétrer un regard aimé de femme. Cela ne dura pas une minute, mais je ne perdais pas une seconde de cette contemplation ardente et qui me parut douloureuse.

— Voici les livres ! dit Pierre.

— Ah ! bien, très bien !

M. Simat déjà se plantait devant les rayons, s'ajustant des lunettes rondes et reprenant le sourire sceptique, le sourire d'affaires du commerçant du quel Conti. Son inspection fut rapide. Son sourire s'était élargi. Il déclara :

— Cette bibliothèque est fort bien rangée, ma foi, et classée convenablement. Mais je n'y découvre, à première vue, rien de très passionnant pour moi. Voici des traités de thérapeutique périodique y a cinquante ans. Il y a aussi, en plus grand nombre, des livres de droit, l'ancien instrument de travail de quelques procureurs du dix-septième siècle, la vieille procédure, avec le « Traité des Offices » et les « Seigneuries » de Loyseau, un recueil des « Usages du Périgord », la « Somme rurale » de Boutellier, la « Decisio » de Boerius, dans l'édition de Francfort de 1599, le « Livre de Justice et de Plet » et le « Grand Coutumier de France ».

— Je suis acquéreur pour les trois derniers ouvrages. Quant au reste, la partie littéraire, si j'ose dire, de votre bibliothèque, toute cette collection de romans de votre arrière-grand-mère, les contes de Mme de Genlis, de Louise Dauriat, de Lemaire et de la baronne Isabelle de Montlieu, même les quarante tomes de l'œuvre complète de Pigault-Lebrun n'intéressent pas mon catalogue.

— Je vois d'assez anciennes monographies locales qui pourraient faire la joie d'un érudit périgourdin. Et cela me parait à peu près tout comme livres à retenir. Naturellement, vous avez les séries qui sont de tradition dans les bibliothèques bourgeoises de vos campagnes, le « Dictionnaire de la Conversation » ; une biographie générale, les œuvres complètes de M. de Chateaubriand et aussi...

— Ah ! ceci, c'est mieux... Je veux dire du moins que c'est un peu plus intéressant pour un marchand de curio-

sités à l'usage des bibliophiles.

Il tenait en main une mince plaquette sommairement reliée en parchemin...

— Les Lunettes spirituelles » de Damont, l'édition de Douai, de 1587.

— Et il me tendit le petit volume.

— Mais, dis-je, après un rapide coup d'œil, c'est d'un fou.

— Oul, et d'un fou authentique, et c'est ce qui fait aujourd'hui toute la valeur de cette brochure. Les livres des fous sont très recherchés.

— Ils ne doivent cependant pas être bien rares, dit Pierre.

— Ils sont innombrables si vous parlez de toutes les extravagances publiées de bonne foi par les visionnaires — en religion, en sciences, en art, en politique — dont nos derniers siècles ont foisonné depuis Cardan et Swedenborg jusqu'à certains de nos contemporains que je n'aurais pas l'impertinence de vous nommer, mais que vous retrouverez, avec tous les inventifs, dans la brocante à cinq sous. Il ne s'agit pas de ceux-là. Le nombre des fous littéraires — des fous bien avérés et qui n'ont pas eu la gloire de faire secte — ne sera jamais considérable parce que, comme le dit Nodier qui a collectionné les originaux de ce genre, la plupart des fous conservent du moins assez de raison pour ne pas écrire.

— On se serait cru dans la boutique de Simat, Pierre, Laure et moi, nous nous étions approchés du vieil homme dont la tête avec la moitié du corps venait de s'enfourer dans un compartiment de la bibliothèque.

— Et tenez, dit-il en se redressant avec, dans les bras, une charge de volumes, voici d'autres spécimens du genre : « La Tabatière spirituelle pour

faire éternuer les âmes vers le Seigneur ». Et aussi les trois ouvrages fous de Théophile Raynaud, mais oui, ma foi ! tous les trois : un « Eloge de la Breveté » qui est plutôt long et qui n'est peut-être pas si dément qu'il en a l'air ; puis un traité, tout un traité sur l'« Usage des chaises dans les églises » et un autre sur la question « S'il est permis de prendre médecine en jus de viande ». Si vous voulez vous défaire de tout cela, je suis preneur... Tiens ! tiens !

Il enlevait à deux mains des piles de brochures.

— Ceci devient tout à fait passionnant... pour moi du moins.

— Ce sont des collections anglaises, dit Pierre.

— Oul, toujours des œuvres de fous. Il s'est longtemps publié dans les maisons de santé, de l'autre côté de la Manche, des brochures et des revues entièrement rédigées par des fous. Eh, voici une admirable série... Il y a des dates... 1872... 1873... Mais qui donc les avait écrits ?

— C'est curieux, fit Pierre qui regardait attentivement le fond des rayons vides. Il y a donc une boiserie derrière les livres ?

— Personne ne répondit.

— C'est curieux, fit Pierre qui regardait attentivement le fond des rayons vides. Il y a donc une boiserie derrière les livres ?

— J'examinai à mon tour. Je vis des moulures.

— On croirait, dis-je, que c'est une porte.

— Et je jetai un regard furtif du côté de notre silencieuse Laure. Elle était très pâle.

(A suivre).